



Un carnaval chez les Touareg

Madeleine de Lyée de Belleau
Monde et Voyages n 124 du 15 février 1936

Ce document est dans le domaine public en France. Ce n'est pas forcément le cas dans tous les pays.

UN CARNAVAL CHEZ LES TOUAREG

Chez tous les peuples européens, le renouveau de l'année est célébré, sous des prétextes divers, par des réjouissances qui remontent à la plus haute antiquité. Tel notre carnaval, prolongement atténué de fêtes, gauloises d'abord, puis romaines, instituées, à cette occasion. On va voir qu'il en est de même chez les peuples nomades du Sahara et que la fête de l'« Achoura », à laquelle assista, l'année dernière, notre collaboratrice, peut rivaliser pour l'élégance et la gaieté, avec nos mascarades les plus vantées.

Djanet, à 1.150 mètres d'altitude, est, en l'extrême sud algérien, une importante oasis étalant sa plaisante verdure entre les rochers griffus et sauvages du Tassili des Ajjers, proche à la fois des frontières de la Tripolitaine et des déserts du Ténéré, de l'A. O. F. Sa plus voisine agglomération est Ghât, au sud du Fezzan italien, que nous cédâmes à nos voisins après la guerre.

Cet endroit charmant est, comme de juste, favorisé de quelques fêtes, les Touareg qui l'habitent étant très disposés à se divertir. Je vais vous décrire la plus remarquable, à laquelle ma bonne étoile me donna la chance d'assister ; c'est celle de l'Achoura, qui célèbre avec le printemps le renouveau de l'année et s'apparente à la fois à notre jour de l'An et à notre carnaval.

Ce carnaval n'est pas, ainsi que le nôtre, considéré comme l'ultime divertissement précédant les austérités du Carême, mais, si le principe en diffère, allégresse populaire, mascarades, exhibitions de costumes en sont très semblables, les masques de carton aux faces grotesques étant remplacés par les étoffes plaquées sur le visage dont le targui est couvert.

Toute fête chez les touareg s'appelle « Sebiba », elle a lieu pour un mariage « adouban », une réception de haut personnage ou une occasion quelconque que ces gens, amis du plaisir, sont heureux de faire naître, mais celle dont je veux parler, c'est la Sebiba N'tililin de Djanet, ainsi nommée parce que le « Tarazit », où est le point de réunion pour la fête, s'appelle ainsi.

Beaucoup plus somptueuse qu'une sebiba secondaire, elle n'a lieu qu'une fois l'an, à l'Achoura, qui tombe le dixième jour du mois de Moharem.

L'Achoura est une journée de liesse et nombreux sont ceux qui accourent du Tassili, de l'Air et même du Hoggar, profitant de la bonne aubaine de se divertir et se nourrir à peu de frais. Déjà, pour assister à des réunions d'Ahal réputées comme agréables, ces infatigables nomades n'hésitent pas à faire des randonnées de plusieurs jours, à plus forte raison pour assister à cette sebiba, dont la renommée s'étend à travers le Sahara.

Ce sont d'ailleurs des étrangers à l'oasis qui, jury impartial, décernent les prix aux plus beaux costumes et aux danseurs les plus habiles.

Djanet, la verte oasis, se compose de trois ksours. Deux d'entre eux, El Mihan et Azelouaze, prennent part à cette kermesse, que le troisième, Adjahil, dédaigne.

Dès la veille, les appels des tobols résonnent le long des parois rocheuses des Ajjers. Les tobols sont des tambours dont seules les femmes jouent d'une baguette courbe appelée Takourbat.

Suivant la musique, les ksouriens se rendent en longues processions au lieu où la fête se déroulera le lendemain.

Toute la nuit se passe en cris et chants scandés du rythme des tobols.

Depuis une semaine, chacun se prépare à célébrer dignement cette solennité qui s'honore d'habits neufs ou tout au moins somptueux.

Une grande rivalité existe entre les ksours, au sujet de la richesse des vêtements, de l'art des musiciennes ou de celui des danseurs, causes fréquentes d'algardes et de disputes.

Une année, voilà plus de dix ans, ce fut même dramatique, une tribu d'Iadhnarem revenant de l'Air avait rapporté de belles gandourahs, des foulards et li-

Mascarades de l'Achoura

Parlons maintenant des vêtements de la Sebiba.

Musulmane jamais voilée, la Targuia conserve la face découverte, spécialement fardée, en ce jour, d'un fond de teint d'ocre jaune. Pour cette solennité, les femmes s'agrémentent d'une large croix vermillon, tracée au milieu du visage et faite de ces baies appelées Tameghout, qui produisent l'ocre rouge des fards féminins et la teinture des peaux. C'est du plus singulier effet.

Harmonieusement drapées de l'« eber-



Rochers du Tassili des Ajjers.

(Photo. Hoffmann.)

tham, qui furent prêtés à l'occasion de la Sebiba à Moktar, caïb d'El Mihan. Les danseurs de ce bourg furent donc parés avec la plus grande élégance et la déception de Caza, chef d'Azelouaze, fut amère quand il constata l'infériorité vestimentaire de son ksar.

Très vexé de cette humiliation, il dévorait sa honte en silence, quand une femme nommée Fatimata, étourdiment, déclencha la guerre. La présidence avait été offerte, en sa qualité d'hôtesse, à cette belle Targuia, épouse de Bedidi, cheik de la tribu en visite à Djanet, et prêteur de ces fastueux vêtements. Elle eut l'idée maladroite de plaisanter Caza publiquement sur la pauvreté de ses déguisements. Cela mit le feu aux poudres, on en vint aux mains et, depuis lors, il n'est pas d'année où les Français du poste n'aient, à cette occasion, à intervenir pour éviter de nouvelles batailles.

kei », posé sur la tête et les enveloppant, elles ont, pour la circonstance, revêtu des robes compliquées de bouillonnés et plissés à la mode de 1880, jupes surmontées de fichus à effilés de soie multicolore, symphonie de ramages colorés.

De lourds bijoux triangulaires, les « téras », du nom des amulettes, pendent en chaînes pesantes, des bracelets, de larges anneaux d'oreilles en ivoire, bois ou métal, accompagnent joliment la figure et, sur le front, une plaque d'argent ajouré.

Jouées d'imzad, le violon, des Touareg, ou de tobol, elles forment l'orchestre, tout féminin, communiquant aux danses ses rythmes et cadences.

Le Targui, au contraire, a le visage soigneusement dissimulé sous le voile (« litham », en arabe, « tidjemoust », en tamaheq). Ce gala le rend plus impé-

UN CARNAVAL



LA BELLE OASIS DE DJANET, DANS LE SUD ALGÉRIEN, SUR LA ROUTE QUI VA DE LA TRIPOLITAINE AU LAC TCHAD.

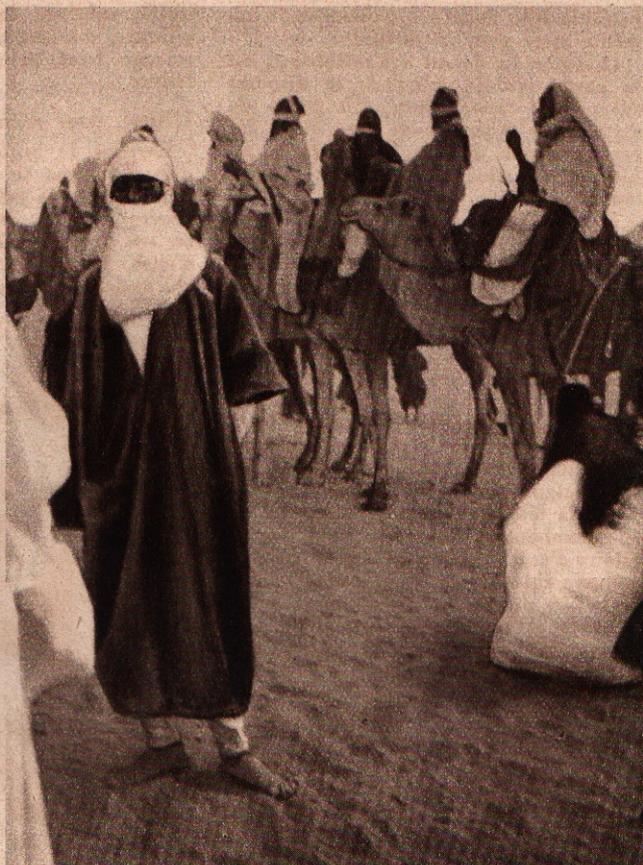


LA FÊTE COMMENCE PAR L'ARRIVÉE DES JOUEUSES DE TOBOL.



LES DANSEURS PORTENT D'AMPLES GANDOURAHS BLEUES ET BLANCHES.

CHEZ LES TOUAREG



CASQUÉ, BRANDISSANT SA LANCE, LE TARGUI ENTRE IMMOBILES, LES MÉHARISTES ENTOURENT LES DANSEURS. DANS LE CERCLE.



LES DANSES SE DÉROULENT DANS UN DÉCOR PRESTIGIEUX.

nétrable que jamais, à peine voit-il lui-même assez pour se diriger.

Le voile du dessus « l'amaoual », est la partie mobile. L'art de le disposer suivant les circonstances fait partie du savoir-vivre d'un homme bien élevé. En cérémonie, ce qui est le cas de la Sebiba, il est rituel de l'abaisser complètement.

En tout temps chez ce peuple d'une incroyable coquetterie, la toilette joue un rôle essentiel parmi les préoccupations masculines ; aussi les costumes que je vis en cette assemblée étaient-ils magnifiques.

Le plus classique est celui de l'ancien guerrier. Il consiste en une superposition de robes appelées « tékamist », serrées de larges bretelles et ceintures constellées de bijoux argentés et comprimant suffisamment le thorax pour supporter sans fatigue le trot du chameau.

Sur la tête un édifice monumental, le « Takambout », décoré lui aussi d'épais bijoux d'argent et sur lequel un énorme pompon ruisselle en longs glands de soie verte. Le litham et la tékamist supérieure sont de cet indigo brillant aux reflets métalliques, étoffe soudanaise qui compose une partie des costumes des deux sexes, luisant au soleil comme du verre.

Les hommes sont, en outre, parés de ces ravissantes gandourahs du Soudan, en soie ou coton, des tons bleus les plus suaves, ornées de rosaces gaufrées ou brodées.

Les autres portent les « Baba » indigo, « tékamist tameskanout » (de Kano), dont l'ampleur convient à merveille à la figure de danse qu'ils baptisent avec justesse la « chauve-souris ».

En plus du poignard de bras en serpentine, que portent tous les Touareg « pour se donner de la force », ils manient chacun une arme avec laquelle s'exécutent les danses, soit la « Takouba », l'épée à deux tranchants, soit l'« Assala », lance en bois à la pointe durcie au feu, qui leur permet de mimer un simulacre de combat.

Ces armes sont habituellement l'apanage des nobles, qui, eux, ne participent à la fête qu'en spectateurs indifférents et dédaigneux, juchés sur leur méhari. Pas plus que les femmes, la noblesse ne danse : c'est un exercice réservé aux classes inférieures.

Le ballet des « hommes bleus »

Chaque ksar possède sa maîtresse de ballet, la « Tamès n'Amenini », qui, de son petit tobol aux armoires du sultan Ahmoud, dirige l'évolution des danses.

Derrière elle, par rangs de quatre, épaules contre épaules, les joueuses de tobol suivent, prolongeant des sons graves de leurs plus larges instruments, la résonance stridente de celui de l'amenini.

Elles font le tour de la piste, que cernent les spectateurs, battant des mains et chantant sans repos le lancinant « Deiré Naibra eli Amalou Sebiba », leit motif de cette mélodée.

Chaque ksar défile en cortège majestueux, orchestre en tête, précédant les danseurs, ils forment d'abord deux cercles distincts, s'arrondissant ensuite en un seul, immense. Au centre, les hommes sont parés des couleurs les plus vives, soulevant des nuages de poussière dorée, soit en figures d'ensemble ou, coryphées

isolés, exhibant leurs talents chorégraphiques, mimant parfois le combat des saisons : le printemps vainqueur de l'hiver.

L'Ahal, cour d'amour du moyen âge

Lorsque le brûlant soleil est au Zénith, les gens se réunissent à l'ombre reposante de la palmeraie, et durant les heures chaudes, la jeunesse se délasse en ses divertissements favoris des soirs d'ahal. Les jolies filles, entourées de leurs galants chantent, s'accompagnant de l'Imzad, leur violon monocorde.



Type de jeune femme targuia.

Semblables aux Arabes, les Touareg adorent les histoires et, sous la fraîcheur des palmiers, les écouteurs se pressent, attentifs, autour des habiles conteurs, évoquant leurs héros légendaires. Ces héros partagent le succès de notre Chat Botté, de Cendrillon, l'Ogre, le Petit Poucet ou tout autre mythe fabuleux, plaisant à ces imaginations de simples, qui, peuplent encore leurs montagnes de génies et de fées.

Vieux conte Targui

Voici en exemple un récit populaire toujours en faveur au Sahara :

Il était une fois un homme cruel et n'ayant pas l'esprit de famille, il s'appela Ammamellen.

Il voulait la mort du fils de sa sœur, le jeune Elias, parce que le Matriarcat qui est la loi targuia, en faisait son successeur à la place de son propre fils. Il cherchait donc à le faire mourir, mais l'enfant, rusé et réfléchi, déjouait toujours ses perfides desseins.

Un jour, Ammamellen engagea Elias à partir vers l'Ouest, où une contrée prospère lui assurerait la fortune. Il comptait ainsi l'envoyer vers la mort, cette région passant pour être infestée de vipères cornues et mauvaises bêtes, sans compter les esprits malfaisants et les malandrins. Pour le mieux persuader, de la présence de troupeaux et riches pâturages, le méchant homme, au moyen de pattes d'animaux morts, avait tracé dans le sable des empreintes de chèvres et moutons et lâché, dans cette direction, trois vieux chameaux, l'un galeux et pelé, l'autre borgne, le troisième sans queue.

Le neveu plein d'ardeur partit enthousiaste, mais revint peu après, tout soucieux.

Eh bien, lui dit son oncle, désappointé, te voilà déjà revenu ! N'as-tu pas vu le bétail et la richesse de ce pays ?

— Non, répondit-il amèrement, je n'ai vu que les traces de trois chameaux infirmes, l'un borgne, l'autre galeux, le troisième à la queue coupée, et celles d'animaux morts.

Intrigué, malgré sa fureur, l'oncle chercha à comprendre comment il avait deviné la vérité.

AMMAMELLEN. — Prétends-tu distinguer les traces d'un animal vivant de celles d'un animal mort ?

ELIAS. — Eoulla ! (certainement), les pieds d'un animal en vie ramènent le sable en arrière, ceux-ci n'en ramènent pas.

AMMAMELLEN. — Prétends-tu, sans le voir, deviner qu'un chameau est borgne ?

ELIAS. — Eoulla ! un chameau borgne ne ronge les arbres que du côté de son bon œil.

AMMAMELLEN. — Prétends-tu deviner qu'un chameau est galeux sans le voir ?

ELIAS. — Eoulla ! On suit ses traces aux arbres, où il se gratta.

AMMAMELLEN. — Prétends-tu, sans le voir, connaître qu'un chameau à la queue coupée ?

ELIAS. — Eoulla ! quand un chameau sans queue vient à fienter, ses crottes restent en monceau, tandis que celui qui a une queue, les disperse sur son chemin.

Dans sa rage, Ammamellen se jura de trouver mieux. Un jour, qu'il avait fauché et mis de l'herbe en plusieurs tas, il cacha sous l'un d'eux un noir armé d'un poignard, auquel il commanda de tuer quiconque le toucherait. Et puis il appela son neveu et le pria de rassembler toute l'herbe et de la porter près de sa tente. Docilement, il se mit à l'ouvrage, mais laissa le tas couvrant l'esclave. Au comble de la surprise, l'oncle tout en colère lui demanda :

AMMAMELLEN. — Pourquoi n'as-tu pas touché à ce tas ?

ELIAS. — Celui-la respire, les autres non.

En effet, la respiration du nègre soulevait l'herbe.

Alors, Ammamellen, qui s'était emparé d'un javelot dans le désir de tuer lui-même Elias, jeta son arme et lui ouvrit les bras, disant :

— Fils de ma sœur, je reconnais ta sagesse, désormais, je ne te voudrai plus que du bien.

Comme vous le voyez, leurs contes valent les nôtres.

Mais, revenons à notre Sebiba.

Lorsque l'ardeur du soleil diminue, celle de la foule se ranime, et chacun reprend le pesant harnachement de parade.

Les cortèges se reforment, les tobols donnant le rythme, les cris, les danses et les chants reprennent de plus belle et cela se poursuit ainsi jusqu'à la nuit.

La fête terminée, les somptueux costumes sont pliés dans les coffres, jusqu'à l'Achoura prochain et ces aimables gens saluent mon départ de ce plaisant adieu :

— Puisse la voyageuse emporter de cette visite un souvenir qui soit comme un sourire.

Mme DE LYEE DE BELLEAU.